

# Les villes flottantes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 28

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256202>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

portionnée, Sicca représentait réellement le plus beau type de négresse que j'aie jamais rencontré. Elle fut remarquée par un jeune homme du pays. Mais les parents de Sicca, espérant pour leur fille un plus joli parti, repoussèrent la demande en mariage du jeune homme. De nouvelles instances du prétendant n'eurent aucun succès. Ces refus produisirent un tel effet sur l'esprit du malheureux évincé que la vie lui devint un insupportable fardeau dont il résolut de se débarrasser. Il désira toutefois que les orgueilleux parents de Sicca se repentissent amèrement de n'avoir pas favorablement accueilli ses requêtes, de n'avoir pas voulu fléchir, même quand il leur annonçait qu'il ne pourrait vivre sans Sicca. Aussi, dans le feu d'une inexorable vengeance, il se tua d'un coup de fusil, non sans avoir au préalable fait connaître à sa famille que sa mort devait être attribuée à son amour malheureux, non sans s'être fait promettre par les siens de le venger impitoyablement sur sa meurtrière.

A la nouvelle du suicide et des conditions dans lesquelles il s'était passé, la famille de Sicca fut consternée. Quoique peu riche, elle voulut détourner de l'enfant le sort qui l'attendait et fit offrir de grosses sommes d'or. Tout fut refusé; la famille se dépouillerait de tous ses biens, peine inutile: on en voulait à la vie de la jeune fille. Les parents du suicidé en appelèrent aux autorités indigènes qui se virent obligées d'appliquer la coutume. La seule grâce consentie à Sicca fut de lui laisser quelques jours pour pleurer avec ses amies sur sa fin prochaine et d'avoir une balle d'argent pour charger l'arme avec laquelle elle devait elle-même se priver de l'existence. Elle employa ces quelques jours de sursis à chanter avec ses jeunes compagnes son hymen funéraire et compléta le cruel sacrifice en se fusillant elle-même. Le noir était vengé.

Cet incident que rapporte le *Globe Trotter*, s'est conservé dans la mémoire des indigènes; le souvenir de la splendide beauté de Sicca est resté vivant parmi eux, car des chants populaires célèbrent cette beauté et racontent son trépas prématuré. C'est une de ces chansons que j'entendais tout à l'heure et que j'écoutais d'une façon tout à fait attentive.

G. F.

## L'arbre du roi

(SUITE ET FIN.)

Devant eux, s'étendait la plaine, toute nue à perte de vue, sans le plus petit accident de terrain, sans le moindre refuge, et derrière eux le village, regorgeant de soldats.

de son père, un regard empreint tout à la fois de stupeur et de supplication.

— A quelle heure exacte Lenorcy a-t-il quitté les salons? demanda le banquier sans relever l'affirmation de sa fille.

— A trois heures précises.

— A trois heures! répéta-t-il lentement en indiquant un bougeoir en bronze couvert de cire. C'est également vers cette heure que la bougie a dû être allumée. Sa durée ordinaire est de cinq à six heures, la mèche brûlait encore à huit heures et demie quand je suis entré ici.

— Cette coïncidence établit un fait, elle ne peut être une preuve que ce soit...

— Gauthier plutôt qu'un autre qui se soit introduit ici, veux-tu dire? Ce serait aussi mon avis si ces petits riens trouvés là ne semblaient indiquer une piste.

— Oh! de grâce, mon père! n'associez

— Pourriez-vous gagner ce bouquet d'arbres? dit-elle en désignant un massif au pied de la montagne; là, il y a des retraites sûres.

— Impossible, mes jambes ne me portent plus. Ah! si j'avais un cheval! Mon royaume pour un cheval! comme disait le roi Richard. Il est vrai que je n'ai pas même le royaume, ajouta philosophiquement le jeune prince qui, en digne petit-fils de Henri IV, ne perdait jamais sa gaieté.

Mais Nelly n'écoutait pas ses plaisanteries.

Une rumeur grossissante arrivait du village...

— Cet arbre... dit Nelly, cachez-vous dedans.

— La cachette ne vaut rien... pas le moindre feuillage pour me dissimuler.

Dans le tronc... il est creux, glissez-vous vite... je dépisterai les soldats.

Le roi obéit; il était temps, un détachement apparaissait, sondant la plaine du regard...

Nelly avait repris sa place au pied du vieux chêne et fredonnait une ballade écossaise.

— Une innocente! dit l'officier; tant mieux, elle ne songera pas à nous tromper. Réponds, petite, as-tu vu passer un jeune homme?...

— Un jeune brun? Oui, Monsieur l'officier.

— Harassé, se traînant à peine, couvert de sueur et de poussière.

— Il faisait comme cela, dit Nelly en boitant

— Parfait! Où est-il?

— Oh! pas loin, Monsieur l'officier, répondit-elle en riant naïvement; il n'a pas un beau cheval comme vous.

— De mieux en mieux... Sais-tu l'endroit?

— Bien sûr... C'est moi qui le lui ai montré...

Oh! la cachette est bonne!... Vous ne la trouverez pas... si je ne vous y conduis pas...

— Mais tu m'y conduiras... n'est-ce pas, petite?

— Qu'est-ce que vous me donnerez?

— Une demi-couronne, dit-il en tirant une pièce d'or de sa poche.

Les yeux de l'enfant brillèrent...

— Donnez.

— Donnant, donnant. Conduis-nous d'abord. — Allez, descendez de votre cheval: il ne passerait pas dans les ravins et les fondrières...

— Tu as raison; garde ma bête, John.

— Attachez-là plutôt à l'arbre; vous aurez besoin de votre monde; il y a plusieurs hommes avec celui que vous cherchez... des paysans de chez nous...

— Cette fille est pleine de bon sens sous son air simple, dit l'officier en suivant le conseil; et maintenant guide-nous, petite.

Nelly obéit.

Les villageois qui avaient suivi les soldats regardaient l'enfant avec indignation.

— C'est un honte!

— Qui aurait pensé ça!

pas même un instant dans votre pensée le nom de notre ami à celui du coupable! Ce doute seul est une flétrissure que Gauthier ne doit pas subir! répliqua la jeune fille avec une indignation que contenait à grand'peine le respect dû à son père.

— Remarque que je n'accuse pas, Chantal, Je constate simplement. Un vol important a été commis ce matin dans mon bureau. Il n'y a pas eu d'effraction; donc il ressort de ce fait, que le coupable ne peut être qu'un initié aux secrets de fermeture de cette pièce et de mon coffre-fort. Or, à part ta mère, ton frère et toi, nul autre que Lenorcy, auquel j'ai donné le chiffre il y a quelques semaines en le priant de replacer des titres dans ce coffre pendant que je terminais une lettre, nul autre, dis-je, n'aurait pu ouvrir cette serrure sans la forcer.

(A suivre.)

— Livrer le roi! Qu'elle vile et lâche action! Pour de l'or! comme Judas, livrant le divin Maître pour de l'argent!

— Il faudrait la chasser à coups de pierres...

— Faut voir! faut voir! dit le vieux Duncan en hochant la tête: Nelly est maligne; c'est une trop brave, trop honnête fille pour commettre une pareille infamie.

— Vous avez raison, bon père! interrompit soudain une voix sortant du chêne royal.

Et Charles, apparaissant hors de la cachette, détacha rapidement le cheval du capitaine, bondit en selle et s'éloigna au galop en criant aux paysans stupéfaits:

— Merci à Nelly, je ne l'oublierai jamais!

Les soldats étaient arrivés à la lisière du bois; ils se retournèrent au bruit: un cri de fureur et une grêle de balles saluèrent le fugitif qui, lui, salua ironiquement ses ennemis en agitant son large feutre et disparut bientôt à leurs yeux stupéfaits...

Dix ans se sont écoulés.

Olivier Cromwell est mort.

Charles II est débarqué à Douvres et est rentré dans sa capitale, au bruit des acclamations générales.

Il parcourt maintenant en triomphateur les comtés de l'Ecosse, où il a passé jadis errant et proscrit.

Un jour, il s'arrête au village où il a couru si grand danger; il reconnaît l'arbre qui lui a servi de refuge.

Mais qu'est devenue cette petite Nelly qui montra tant de courage et de présence d'esprit?...

La pauvre fille a échaappé à la colère des soldats; on l'amène devant le roi, qu'elle contemple les yeux pleins de larmes.

— Nul d'entre vous, Messieurs, dit Charles, n'a fait pour moi autant que cette jeune fille et ne mérite plus haute récompense. Que désirez-tu, Nelly?

— Rien, Sire, puisque vous voilà sur le trône de votre père...

Et comme elle veut lui baiser la main:

— Point, dit-il, je ferai comme a fait mon père.

Et il embrasse la pauvre paysanne sur les deux joues, malgré les sourires railleurs des courtisans.

— Ventre-Saint-Gris! comme eût dit mon aïeul, ajoute-t-il en riant, jamais je n'ai embrassé personne d'aussi bon cœur...

Le nom des Stuarts est éteint, le nom de Nelly est oublié, mais on montre toujours, dans un petit village d'Ecosse, un vieux chêne que l'on appelle encore aujourd'hui « l'Arbre du roi ».

ARTHUR DOURLIAC.

## Les villes flottantes

Tout récemment, un nouveau paquebot de la Compagnie française transatlantique, la *Provence*, accomplissait sa première traversée. Il est incontestable que par son extrême confort, sa vitesse de 22 nœuds et sa communication permanente avec le continent par la télégraphie sans fil, ce bateau constitue un progrès énorme dans la navigation française. Nos voisins rattrapaient ainsi un peu de l'avance prise par les grands steamers de la White Star anglaise et par les Compagnies allemandes Hamburg-America et Norddeutscher Lloyd.

Mais la Hamburg-America, soucieuse de conserver le premier rang, avait déjà lancé, en novembre, un nouveau type de bateau qui laissait loin derrière lui tous les modèles en usage dans les Sociétés concurrentes.



Mgr Jacques STAMMLER, curé-doyen de Berne

élu le 4 juillet 1906 par le Chapitre cathédral de Soleure  
Evêque de Bâle et Lugano.

Cette fois, il est vrai, la vitesse était sacrifiée au confort, mais quel confort ! Ayant déjà, pour les gens pressés, les rois de l'industrie et les agioteurs, des steamers comme le *Deutschland*, le *Kaiser Wilhelm* et autres, dont l'allure ne peut être dépassée, la Compagnie teutonne avait pensé à une autre catégorie de voyageurs, très riches aussi, mais plutôt touristes que gens d'affaires, pour laquelle, par conséquent, le temps a moins de valeur et qui sacrifie volontiers l'extrême rapidité à un luxe encore plus grand et à une stabilité plus parfaite.

Elle lançait donc l'*Amerika*, qui remplissait ces conditions nouvelles.

Ce colosse dépasse en dimensions et en splendeur tout ce qu'on a pu imaginer jusqu'ici. Sa longueur est de 210 mètres, sa largeur de 22 mètres et son déplacement de 22.000 tonnes brut. Il peut offrir l'hospitalité à 3289 voyageurs ainsi répartis : 600 en première classe, 300 en seconde, 250 en troisième et 2139 en entrepont. A ce chiffre, il faut ajouter les hommes de l'équipage, les chauffeurs, les garçons et femmes de chambre, en tout 555 personnes. Il porte donc 4 000 passagers ! La vitesse sacrifiée pour les raisons indiquées plus haut, atteint cependant le chiffre raisonnable de 17 nœuds à l'heure, supérieur à celui de nos meilleurs paquebots de la ligne de Chine.

Un voyage sur l'*Amerika* constitue une surprise de tous les instants. Le navire est tellement grand que c'est avec peine qu'on trouve sa cabine. Il y a, en effet, 6 étages superposés, chacun d'eux portant un nom différent, et les Allemands, qui connaissent le caractère chauvin des Yankees, ont eu soin de baptiser chaque étage d'un nom populaire aux Etats-Unis : Washington deck, Franklin deck, Roosevelt deck, etc... Pour se rendre d'un étage à l'autre, inutile de monter ou de descendre l'escalier ; des ascenseurs fonctionnent nuit et jour et grimpent avec une rapidité qui n'a rien à envier aux meilleurs ascenseurs américains.

Les salons sont d'un luxe dont on ne peut se faire une idée : la pièce principale est garnie de meubles Louis XVI authentiques. Non loin de ce superbe salon se trouve un appartement encore plus luxueux, pouvant servir à l'empereur allemand ou aux souverains qui viendraient un jour à traverser l'Atlantique.

La salle à manger des premières peut contenir 450 personnes, ce qui supprime les « deux services successifs » auxquels l'exiguïté des salles oblige les passagers sur les autres lignes. D'ailleurs, à bord de l'*Amerika*, on peut prendre le passage, nourriture non comprise, et c'est là une innovation excellente : on a déduit une certaine somme pour la valeur des repas et l'on peut se faire servir « à la carte » dans un restaurant tenu par un agent de l'un des hôtels de la place Vendôme.

Cette salle de restaurant est aussi luxueuse que les salons des meilleurs cabarets parisiens ; le service y est irréprochable, et, au son de l'orchestre de tziganes, qui joue pendant les repas, on a l'illusion de se croire sur les boulevards, en pleine vie parisienne.

Comme le roulis et le tangage sont presque supprimés, on est, de tout temps, disposé à faire assaut d'élégance, et, le soir, le restaurant est plein d'hommes en smoking et de femmes en toilettes décolletées, le corsage orné de fleurs rares achetées à bord, à la boutique de la fleuriste qui se trouve sur le Washington deck.

Une des choses les plus curieuses à bord de l'*Amerika* est le journal que, chaque jour à midi on trouve devant soi à table. Ce journal est intitulé : *The Atlantic Daily News*, et, imprimé à bord, donne les nouvelles du monde entier parvenues par la télégraphie sans fil.

Ce journal contient aussi un courrier local, c'est-à-dire une chronique quotidienne relatant tout ce qui peut se produire d'intéressant parmi les passagers et l'équipage. Un intéressant feuilleton, dû à la plume d'un auteur connu, y est en outre, publié. Enfin, le lecteur y trouve

toutes sortes d'annonces, utiles au voyageur se rendant à l'étranger.

Pour permettre la publication à bord, on a installé, sur le vapeur, des ateliers d'imprimerie et des salles de rédaction. Suivant sa nationalité, tout passager reçoit chaque jour un numéro imprimé, soit en anglais, soit en allemand.

Une des innovations les plus amusantes est la salle de gymnastique, installée au deuxième étage : cette pièce, splendidement aménagée, est ouverte aux hommes quatre heures par jour, alors que le matin, de 10 à 11 heures, et le soir, de 3 à 4 heures, elle est réservée aux femmes qui veulent se fortifier les muscles ou qui désirent se donner l'illusion des exercices terrestres. Un professeur de gymnastique, spécialement attaché au bateau, est constamment de service pendant les heures de gymnase.

Il y a mieux encore ! Les amateurs d'équitation peuvent aussi se livrer à leur sport favori : il existe, en effet, à bord, des sortes de chevaux artificiels dont on peut modifier l'allure à son gré : trois boutons électriques disposés sur le cou du cheval permettent de prendre alternativement le pas, le trot ou le galop...

Mais la Compagnie allemande ne s'en est pas tenue là.

Elle a lancé, depuis, un nouveau mastodonte, plus grand encore que le précédent, puisqu'il jauge 25 000 tonnes brut et d'un aménagement identique, le *Kaiserin-Augusta-Victoria*, qui, parti le 10 mai, effectue en ce moment son premier voyage.

De leur côté, les Anglais, dont la *White Star* possédait déjà des bateaux de 25.000 tonnes, comme l'*Adriatic* et le *Baltic*, entendent soutenir cette lutte et conserver le premier rang. La Compagnie Cunard termine la construction de deux paquebots monstres, le *Mauritania* et le *Lusitania*, dont la longueur atteindra 240 mètres et le tonnage 33 000 tonnes !

## Carnet du paysan

*Fourrages d'été et d'automne ; mélanges fourragers. — Un ennemi du blé. — La lune rouge.*

On ne peut semer dans le cœur de l'été ni luzerne, ni trèfle, ni même du sainfoin, ce serait exposer le jeune semis à être grillé par le soleil qui chauffe dur dans la vallée du Rhône. Pour obvier à la pénurie de foin qui vous menace, vous pouvez encore semer certains fourrages qui résistent assez bien à la sécheresse. En premier lieu le maïs, semé à la volée, 150 à 200 kilos de grains par hectare, peut produire de 20 à 40.000 kilos de vert ; le mohu de Hongrie qui se plaît dans les sols légers, secs, silicieux ou calcaires, résiste bien à la sécheresse, mais reste court et donne beaucoup moins de feuillage que le maïs, 50 kilos de graines semées à la volée rendront 10 à 15.000 kilos de feuilles.

L'anthyllide vulnérable ou trèfle jaune des sables, se sème de mars en juillet, à raison de 15 kilos par hectare, donne de 12 à 15 kilos de fourrage vert, soit 2.000 kilos environ de foin sec. Recommandable surtout pour pâtures à mouton, en terrain sec, sablonneux et surtout calcaire, le semer en mélange avec un lotier corniculé, excellente plante fourragère trop peu employée et qui résiste bien à la sécheresse ; semée seule, cette dernière plante exige 8 à 12 kilos de semences à l'hectare, et donne jusqu'à 5 à 6.000 kilos de foin sec ; elle est vivace et se perpétue longtemps dans le même sol.